

En dehors de toute croyance, l'atmosphère des églises romanes et des abbayes cisterciennes, suscite une certaine émotion. Le dépouillement, la pénombre, invitent à un retour sur soi. Alain Alquier est sensible à la nudité de ces lieux habillés de quelques rais de lumière se faufilant par de menues ouvertures, hautes, cintrées, soulignant la voûte en berceau portée par une verticalité épurée. Ces images austères ont été le point de départ d'un travail patient et fertile s'étalant sur dix années qui donna naissance à la suite des « ROMANES » dont l'enjeu était d'aller à l'essentiel, et de « dire le plus avec le moins ». Nombre restreint de couleurs déclinées en séries successives : période des bleus intenses, des blancs laiteux, des ocres, des noirs et des gris. Geste économe : toujours le même, lent, ample, ascendant, à l'image des colonnes prolongées par l'arc d'une voûte. Passages doux d'une plage à une autre, juxtapositions heurtées, interstices de lumière, transparences, voiles diaphanes, tous les moyens plastiques concourent à la recherche d'une certaine pureté, expression d'une paix intérieure. Calme et sérénité, caractérisent ces œuvres de silence et de lumière, qui demandent un temps prolongé du regard pour en apprécier la plénitude et la profondeur. Cette peinture sans images, porte en elle toute l'exigence de l'abstraction et sa richesse car chaque élément qui la constitue est pensé et justifié. Quand cette suite lui est apparue « bouclée », c'est-à-dire quand le peintre a eu la sensation d'avoir abouti sa recherche il a ressenti le besoin d'un autre combat en intégrant l'expérience acquise. Revenir à l'image, à une « réalité » plus terre à terre, moins absconse. En fait, revenir au « sujet ». Mais quel sujet ?

Par bonheur le quotidien est toujours là comme boîte à idées car, c'est le regard qu'on porte aux choses qui les habille de neuf et leur confère une nouvelle existence. Il suffit souvent de peu : regarder autour de soi, changer d'état d'esprit, de point de vue, de grille de lecture.

Alain Alquier, de par son métier, a longuement photographié la vigne à titre documentaire. Belle photo, informative, bien cadrée, répondant à l'exigence d'un document. Mais du jour où il a recherché le « sujet », le cep de vigne s'est, comme une évidence, substitué aux verticales des « Romanes ». Ce végétal s'enracine profondément dans le sol, et s'élève, droit d'abord, plus tard, en se contorsionnant. Il subit à un rythme effréné les assauts de l'homme qui le plie à son désir. Il est mutilé, corrigé, contraint, assujéti, afin de donner le meilleur de lui-même. La vigne « martyr » s'épanouit, travaillée par l'homme qui transcende sa vie en un nectar diabolique. Ne peut-on voir là, la métaphore de la vie humaine ?

Si au départ l'idée du cep est évidente, la peinture prend vite le dessus et dépasse le sujet. L'image figurative devient aussitôt une abstraction mentale dans laquelle chacun choisit celle qui convient à sa vie, à ses croyances, à ses interrogations. Certains veulent voir des crucifixions, des descentes decroix, d'autres des danses effrénées, ou des luttres corps à corps. Car, le corps hante la surface peinte. Sur un fond uniforme, gris neutre soutenu, des bandes tortueuses de blancs, de bruns, de noirs s'élèvent et bifurquent de part et d'autre de l'axe médian, s'adossant à une croix latine plus ou moins affirmée. Elles s'affrontent et se mêlent, s'approchent et s'éloignent, se repoussent ou s'étreignent. La couleur est sobre, intime, sans agression. Le geste est lent, mesuré, contrôlé, sans repentir. Une fois né, il va à sa fin, sans retour en arrière, jusqu'à la rupture. Alors il y a libération d'énergie, la matière passe de l'opacité à la transparence, la lumière s'infiltré, resurgit et vole en éclats. On a la sensation de ressentir la douleur, la puissance, l'obstination. Une tension permanente maintient l'équilibre des éléments qui s'affrontent. C'est le théâtre de la vie, le combat du quotidien.

A la sérénité des « Romanes », à leur verticalité sereine et calme, succède le mouvement douloureux de ces « Bois de vie » tourmentés et fébriles. Même si le propos est différent, on comprend qu'il y a bien continuité entre les deux séries et même une exacte complémentarité : si la première traduit une aspiration à être, la seconde fait le constat de ce qui est. La quête d'une certaine paix intérieure passe par un combat quotidien. C'est le côté Janus de l'artiste dont les deux masques forment sa véritable personnalité.